

LORSQUE J'AI JETÉ UN ŒIL sur ma montre, hier soir, il était grand temps que je quitte l'agence. J'ai couru jusqu'à la station de métro, je ne voulais pas rater le train pour te rejoindre à l'hôtel des Embruns. Je pensais que, de ton côté, tu étais peut-être sur le chemin de la gare de Nantes. J'essayais de t'imaginer, sac noir sur le dos et petite valise. Depuis que nous ne vivons plus dans la même ville, quelques terrains vagues se faufilent entre nous, ceux de nos imaginaires, qui parfois me font peur. Où es-tu dans l'instant même où je pense à toi, à qui parles-tu ? Pourtant j'aime ces zones d'ombre, elles nous permettent de ne pas laisser l'ennui et l'habitude nous grignoter peu à peu.

Sur le quai du métro, il n'y avait que quelques voyageurs et un vieil homme près duquel je me suis arrêtée. Il portait un imperméable beige et tenait une canne. Sur l'autre quai, une publicité pour des sous-vêtements masculins révélait le corps lisse et hâlé d'un jeune

athlète, peut-être ai-je un souvenir précis de cette affiche à cause du petit homme voûté, de sa canne, de ce face-à-face insolite.

J'attendais la prochaine rame de métro. Sur le mur de faïence, des traces de sang séché dessinaient un relief sauvage où se lisait la violence ordinaire. Il me semble maintenant que le vieil homme, l'affiche et les traces de sang, cette proximité hasardeuse, annonçaient ce qui allait advenir quelques secondes plus tard, mais dans l'instant je n'ai rien perçu de cette menace, j'étais dans la parenthèse de l'attente, j'avais ce train à prendre pour te rejoindre, j'étais déjà un peu en retard.

À un moment, mon regard a croisé le sien. Il m'a souri, je lui ai souri aussi. Il avait une allure assez délurée malgré la canne et sa voussure, une sorte d'élégance fragile, quelque chose de désuet mais de charmant. Je m'en amusais, et puis j'ai pensé à toi, à nous, à notre rendez-vous. Il y avait dans son sourire l'esquisse d'une certitude dont je voulais qu'elle nous ressemble dans ce moment un peu trouble de notre histoire. Son corps paraissait flotter sous l'imperméable. J'ai pensé au jour où nous aurions son âge, à un temps que j'espérais infiniment long, à nos projets de voyage, à l'odeur un peu sucrée de ta peau.

Puis le ronflement sourd de la rame qui s'approchait à grande vitesse a provoqué un frémissement parmi les rares voyageurs. Le vieil homme s'est tourné vers moi avec toujours ce sourire limpide, j'ai cru qu'il allait me demander quelque chose, mais il a sauté sur les rails comme un enfant qui enjambe un buisson, avec la même légèreté.

Des cris se sont mêlés au bruit strident des freins, l'imperméable beige a disparu sous la première voiture, le conducteur a jailli de sa cabine et s'est jeté contre un mur en sanglotant. Tout s'est figé. Une appréhension collective, un effroi tenaient les corps debout avant de les abandonner à l'hystérie. J'ai couru vers la sortie et encore dans la rue, jusqu'à ne plus pouvoir respirer.

J'AI EMPRUNTÉ UN ITINÉRAIRE DE HASARD, m'enfonçant dans la ville comme dans une terre inconnue, en quête d'un endroit où l'image du vieil homme ne m'atteindrait plus, où je n'entendrais plus les crissements des freins ni les sanglots du conducteur. J'avais oublié l'heure du train, je ne pensais à rien, j'étais dans le vertige d'une chute qui n'en finissait pas et, de temps à autre, je m'adossais à une vitrine pour ne pas céder au vide.

Tu étais sans doute déjà à l'hôtel, et de la fenêtre de la chambre tu te laissais bercer par les vagues, mais j'étais incapable alors d'imaginer cet instant, je crois même que j'avais oublié notre rendez-vous, quelque chose s'était rompu et j'étais suspendue au-dessus d'un précipice. C'est ainsi que je me suis perdue, en m'abandonnant à une douce impuissance, naufragée en quelque sorte, tandis que tu étais peut-être à l'abri dans le décor de la chambre qui était devenue nôtre.